

Ploc i

La revue du haïku



N° 30 – Février 2012

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

SOMMAIRE

Note éditoriale	2
Article : <i>Fenêtre stellaire</i> , préface de R. Halbert sur un recueil, <i>les toits me le disent</i> , de Marie Népote	3
Encre, Delphine Charlotte	6
Haïbun : <i>Face à face</i> de Claire Gardien	7
Haïkus	10
Instants choisis, OW	18
Senryûs	19
Instants choisis, OW	23

Note éditoriale

« Par la grâce d'un langage où se transmet le mouvement même de l'Être », murmure Saint-John Perse, ne peut-on supposer que la poésie ouvre l'esprit et le cœur sur des espaces vierges que le monde horizontal du nombre et de la figure n'a point souillé encore ?

Le haïku, l'une des expressions fine de la poésie, répond au défi de s'engager sur les sentes nouvelles. « Fille de l'étonnement » selon le mot du philosophe antique, la poésie creuse des brèches dans les sédiments de l'habitude, souffle sur les scories du stérile et du servile, ébranle les fondations mêmes des certitudes.

Ferment du rêve qui s'enracine dans le réel du quotidien, le haïku est à la conscience ce que le souffle est à la respiration. Acuité des sens, quête du sens et célébration de l'essence en constituent la subtile ossature. Ce poème bref lie ensemble l'infiniment petit et l'infiniment grand : le point de concentration sur un infime objet constelle dans son orbite un monde toujours plus vaste. La condensation du langage en est la valeur ; le flux continu de l'attention radieuse, le fondement.

Dans ce numéro, le thème libre nous offre un éventail sur un éphéméride poétique qui couvre bien plus que toutes les saisons... Il est un almanach du monde qui joue certes, avec les saisons, mais aussi avec les latitudes, les us et les coutumes, la patine du temps, la naissance et la mort, le mirage des choses qui s'effritent devant l'Être, avec l'indétermination des gestes et faits qui ourle l'horizon en un éternel recommencement...

Le haïku est peut-être cette infime part manquante que le philosophe cherche éperdument dans les ratiocinations du comment et du pourquoi...

FENÊTRE STELLAIRE

窓

L'oiseau choisit son poste pour chanter. Il en va de même pour le poète. Et aussitôt, la poésie résonne des plus limpides voix. Écoutez :

Il suffit que sur un balcon/ ou dans l'encadrement d'une fenêtre,/ une femme hésite...

C'est Rainer Maria Rilke qui, dans son magnifique ouvrage, intitulé **Les Fenêtres** et composé directement en français, donne ainsi l'intonation. Imaginons que cette femme au balcon ou à la fenêtre soit Marie Népote et qu'elle y écrive **Les toits me le disent**. Savons-nous que les toits parlent ? Et connaissons-nous le langage discret qu'ils tiennent à l'oreille du poète ? Voilà qui demande de notre part une plus vive acuité sensorielle. D'emblée, le présent recueil nous convie à ouvrir la fenêtre de tous nos sens à ce ton de l'aperçu et de la confiance intime qu'est le haïku. Ce poème succinct, par l'échappée aiguë de ses dix-sept syllabes, nous conduit, plus loin, plus haut, plus profond dans l'expérience intérieure de l'ouverture (*kaigan*, dit-on au Japon).

Ouverture de la fenêtre, ouverture de l'œil, ouverture du cœur. Tout est là, sous nos yeux, au bord de nos oreilles, et pourtant, nous sommes à demi sourds et à moitié aveugles. Qui sont donc les acteurs de cet opéra insoupçonné ? Les oiseaux d'abord : la mésange (du premier haïku, si vite entraperçue qu'elle n'est même pas nommée), le moineau, le martinet, le roitelet, la pie... Mais aussi quelques arbres et quelques plantes : le tilleul, l'héliantheme, le bouleau, l'orchidée, le rosier... La haïkiste ne saurait oublier que le chat ou l'escargot sont nos contemporains, au même titre que les humains et, souvent, en présentant davantage d'intérêt. Quels sont donc les événements évoqués ? Trois fois rien, mais c'est assez pour peupler l'espace et le temps : lever ou coucher de soleil, coup de vent ou de cloche, averse ou embellie, clair de lune, gamme de ciels variés ; autant d'éléments qui correspondent bien à l'esprit du "paysage de nature" selon les Japonais, *kachôfûgetsu*, littéralement « fleur-oiseau-vent-lune. » Terre, ciel, vitre. La fenêtre est une plaque sensible. Dehors, dedans, reflets. Le toit est une membrane lyrique :

*Je ne compte pas
les coups de cloche : je vois
la couleur du ciel.*

Un vieil auteur très moderne, Bernardin de Sienne, l'affirme mieux que personne : « L'éternité vient dans le temps, l'immensité dans la mesure, l'inexplicable dans la parole. » On croirait que ce franciscain parle de l'art du haïku. Pas des haïkus à la chaîne ; pas des haïkus élevés en batterie, sans couleur ni odeur ni fraîcheur, en triste et mécanique production, comme cela se pratique trop, un peu partout, dans les associations, les revues, les lourds bouquins où ce fragile poème meurt, asphyxié par le double vitrage du trop-dire. Rien de pareils écueils dans cet ouvrage léger. Trois années d'élaboration pour quatre saisons. Un patient cheminement vers des poèmes à dose infinitésimale, au compte-goutte, au trébuchet. C'est que le haïku est bien plus qu'un genre poétique, il se révèle cristal de *l'affût contemplatif*. Il exige du temps, du recul, de la mise en cave (personne n'aurait le mauvais goût de boire son vin, le jour même des vendanges !) Il requiert un système nerveux rafraîchi et un cœur tout neuf. (Dans le caractère sino-japonais *mado* signifiant « fenêtre », l'œil étymologique reconnaît, placé sous un toit, le cœur, symbole de clarté). On sait que la poésie comme la musique "allume" principalement le cerveau droit : domaine de l'intuition, de l'instant présent, de la voie de traverse, de la connexion spirituelle. Y a-t-il aussi un *cœur droit* ? Inventons-le de toutes pièces. Et le haïku se changera en claire école de solitude intérieure. Solitude ouverte à son grand.

Thomas Bernhard : « Chaque fenêtre ou chaque porte a besoin d'être ouverte ou fermée à un rythme différent ; ici, le temps change complètement d'une heure à l'autre et, si l'on s'abandonnait à cette science qui ne peut s'enseigner, il y aurait de quoi devenir fou. » Acceptons de nous abandonner à cette science intuitive, à cette folie ajourée de rythmes qu'est le haïku (elle ne s'enseigne pas, mais elle peut s'apprendre – le paradoxe n'est qu'apparent). À certaines expressions (« feu du couchant », « pétales jaunes », « averse jaune »), on observe que Marie Népote semble plus particulièrement sensible à *l'heure jaune* dont a si bien parlé Paul Claudel dans ***Connaissance de l'est***. C'est que le haïku permet cette connaissance de l'est en nous. Non pas un facile exotisme de bibelots, mais une quête exigeante de l'instant rare et subtil, à saisir dans une syntaxe dense et jusque dans la nuance d'un recueil imprimé en bleu ardoise. Et parfois, il suffit d'approfondir une sensation, de changer un vocable (« bonheur » / « rigueur ») pour parvenir à une approche nouvelle, et plus juste. La double lecture qui nous est proposée (la première en droit, la seconde en italique) n'est jamais de trop pour mieux apprécier la mélodie vitraillée du vers. Le dessin « L'œil à l'oiseau » d'Olivier Douay, tracé en dix-sept traits, confère au recueil un plaisant œillette d'humour et un curieux effet d'écho diffracté : version graphique de *l'œil écoute* selon Claudel. Tympan visuel et pupille acoustique.

La ponctuation fine relève d'une partition méditée. La métrique impeccable (les dix-sept syllabes scandées en 5-7-5, en 7-5-5 ou en 5-5-7) s'autorise, soudain, une brisure rythmique (*bachô*) bien en place (5-7 provoquant un bel effet syncopé) :

*Avis de tempête,
l'arbre frappe
... à la fenêtre.*

Dans *Les Fenêtres*, R. M. Rilke opère une lumineuse distinction entre « la fenêtre avare » et « la fenêtre stellaire ». Au milieu de l'avaricieuse Ténèbre ou du Bruit et de la Fureur ambiants, Marie Népote nous gratifie de cette croisée d'éclats, pareille à la touche généreusement vibrante d'un Bonnard – le peintre, détestant les musées, y regardait moins les tableaux que les fenêtres ! – cette touche qui donne sur la transparence et le timbre du silence :

*Vitres embuées –
De l'index, peupler le ciel
d'ailes transparentes.*

Le dernier poème (à dessein, j'ometts de le citer, laissant au lecteur le plaisir de découvrir l'aimant qui attire et éclaire l'ensemble du livret) rappelle que le diapason du haïku s'aiguise au fil des « beautés météorologiques » (Baudelaire). Les toits sont des indicateurs fiables de cette esthétique des saisons. En effet, pour tout haïkiste, il ne saurait y avoir de « beau temps », car tous les temps sonnent dans leur tonalité particulière, toutes les saisons dessinent leur inflexion propre. Printemps, été, automne, hiver, toutes les notes – blanches et noires, dièses ou bémols – du clavier saisonnier sont nécessaires, en incessante modulation musicale. Et, si le haïku n'est rien d'autre qu'un peu de silence qui se met à chanter, il se fait aussi, avec un singulier accent d'oiseau, velux de clarté sonore. Fenêtre stellaire.

窓

« Fenêtre » *en japonais.*

Roland Halbert,
de l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire



Alphonse Chavet Noyon

FACE A FACE

Il court, Bruno. Il court sur le chemin de l'école, aussi vite que ses foulées l'emmènent. Plus vite que son souffle dont il ne voit pas la vapeur d'eau dans le matin frisquet. Il a repoussé le gant de toilette tout chaud de son oreille gauche, de sa tempe, de sa joue. Vite, la parka, vite, le cartable. Tout le lui crie, « tant que ça brûle, il faut mettre les muscles à l'épreuve. » Ce que ne cesse de lui répéter l'entraîneur pendant l'échauffement.

coureur de fond
muscle après muscle
des bouchées doubles

Courir tout son soûl. Courir jusqu'à se faire disjoncter la cervelle. Jusqu'à l'oubli total de soi. Le vent, la pluie, la grêle, ça pique sur le feu des joues. Dans ses yeux, des étincelles clignent comme la pluie de lettres qui lui giclera aux yeux quand il sera au tableau. « Vas-y doucement, mon grand, a dit grand-père. T'entraîner en allant en classe, c'est bien, surtout si tu veux faire coureur. Si tu as un poing de côté, tu t'arrêtes en bas au calvaire d'Hérivaux, tu t'assieds et tu relâches à fond. »

passer le calvaire
et le banc des interdits -
chemin de croix sans relâche

Grand-père, il n'a rien compris. Au foot, il était dans les buts. Ti-pou, on l'appelait, parce qu'il n'était pas plus gros qu'un pou. Si grand qu'aucun ballon ne lui échappait. Bruno relance sa foulée. Relève les genoux. Le calvaire est derrière. Il prend la rue du Puits. S'il ne force pas, il sera un puits de honte devant les

camarades de classe. « T'as la joue toute rouge, et l'oreille cramoisie. Pourquoi tu cours comme ça ? »

matin d'école
dans son ventre vide
la rosée du matin

IL est arrivé trop tôt, incognito, comme *ces* autres jours. *Ces* jours *de nuits* que Bruno passe avec maman, parce qu'IL est *de nuit*. Par la peau du dos, IL lui a asséné la raclée-guillotine. Celle qui tranche les fesses de haut en bas. Bruno a hurlé en lui toute l'injustice qui lui cisailait le corps. Il faut engloutir cette rue en quelques enjambées avant qu'elle n'ait raison de sa résistance.

cross-country de luxe
dans ses pupilles trente-six
chandelles à souffler

Il s'est promis, il s'est juré, Bruno, de se nier tout, de jouer le jeu, de brûler la chandelle par les deux bouts. Au petit déjeuner, IL a jailli de derrière sa rallonge de table jusqu'à celle de Bruno. Il le sentait venir, tant son regard était narquois. Son oreille pincée entre les deux doigts, une onde de chaleur l'a étourdi. Des cris d'injustices venus de ses entrailles, de cette inépuisable source qu'est le refus de se soumettre se sont mis à sourdre en lui. Bruno n'a pas cillé.

Citius, Altius, Fortius
déglutir la route ... sans bruit
le confondre

Il court plus vite que ses forces, tire sur ses jambes comme jamais encore. Il court avec les mordorés de l'automne, puis dans l'agonie des feuilles rousses

une, puis deux, puis trois -
sous ses pas le souffle froid
de la bise d'hiver

Des paillettes drues picorent la fièvre de ses joues. Vite fondues, minuscules marionnettes tendues au bout de fils invisibles. Corps à corps infime avec l'éboulis de neige. Instants précieux d'un temps en attente. Une épreuve en solitaire saluée par les bonhommes de neige alignés sur les trottoirs et lui, invisible gone dans la sourde avalanche hivernale.

magie des mois froids
cadencés de durs frimas -
que le mal s'effrite

envol d'une chandelle
face à face inénarrable

Printemps... La bataille est féroce, le jaune des forsythias pose un petit sourire fébrile sur ses lèvres. Sa force intérieure ne rompra pas. Même si... Mal à l'âme, mal aux tripes, le cou trempé de sueur... A petites foulées régulières d'un chemin sans heurts, il longe la cour de récréation. Motus. En lui, un phlegme olympien. Des gouttes glissent sur son visage rayonnant. Les autres font corps autour de lui. Le mutisme, ça paye parfois.

rage de vaincre
dans la blessure de l'âme
la rouille du clou

Claire Gardien

Haïku

Marc Bonetto

Goutte de rosée
La mort à l'œuvre
Dans le bleu d'un iris

Des prunes, du raisin
Quoi d'autre ?
De l'eau dans un pichet

Brigitte Briatte

grillée de soleil
le long cri de l'herbe,
chante la cigale

un papillon
effleure une feuille -
son dernier été

Kévin Broda

Tourbillon de feuilles mortes
Un vieillard
Immobile sur un banc

Marise Chaday

la nuit encore...
ne pas claquer les volets
pour entendre l'oiseau

posé sur une fleur
un papillon
...ses ailes abîmées

Stéphane Chassagne

Le matin essore
la tristesse en montagne,
pluie d'automne.

Diane Descoteaux

poires pour dessert
leur goût râpeux sur ma langue –
uniforme vert

quel long jour sans lui -
les premiers flocons de neige
tombés aujourd'hui

Hélène Duc

Soir de Noël -
doucement les paillettes...
d'une soupe instantanée

Danièle Duteil

poches vides
le regard tourné vers la lune
presque pleine

midi au beffroi
dans le lit de la rivière
la brume

penchée sur l'eau
chassant un mauvais souvenir
le ciel tout ridé

Patrick Fétu

Les pages jaunies
du calendrier des postes
au fond du tiroir.

Repas des anciens
le centenaire s'endort
avant le gâteau.

Damien Gabriels

chemin des étangs –
le bruissement des roseaux
allège mon pas

naissance du jour -
un liseré rose
ourle l'horizon

plus proches
les cris de l'école
ce matin de neige

Claire Gardien

au gui l'an neuf !
sur les cartes de voeux
les deux hémisphères

la nuit s'est tue -
le cri de la chouette dans
les bois froids d'hiver

Nicole Grémion

Gratté jusqu'à l'os
le squelette du jardin
sous la lune froide.

Moineaux égaillés
il reste une pince en bois
sur la corde à linge.

L'envol d'un corbeau
sur l'automne des forêts
couleur crépuscule.

Vincent Hoarau

nulle empreinte
dans la neige bleue du matin -
nouvelle année ...

pleine lune
elle écarte le rideau
et regarde

Marie-Noëlle Hôpital

Feuilles de l'automne
récitation d'écolier
les pommes tombent aussi.

Christophe Jubien

Pantalon baissé
deux mètres carrés
de solitude.

Contemporains
du vol du héron gris
deux couvreurs

Clochard dans la brume -
le mégot renaît
de ses cendres

Christian Laballery

Crayon suspendu
Sur la page blanche
Tombe la neige.

Letizia Lucia Iubu

La première gelée –
la fille ramasse
la dernière rose

Enneigée
la corde à linge
éclaire la nuit

Martine Morillon-Carreau

Métro du matin
Une femme aux yeux cernés
se lime les ongles

Liliane Motet

dans les yeux du chat
cabriolent entre mes doigts
des quartiers d'orange

Christiane Ourliac

La luciole s'allume et
s'éteint, s'allume —
au théâtre de l'été.

Virginia Popescu

mariée sur le seuil –
étendu sur l'allée
un tapis de neige

nuit silencieuse –
entre ciel et terre
le jeu des flocons

Nicole Pottier

sommets enneigés -
boue et rocaille du sentier
sous mes pieds

Julia Ralia

Accroché aux rameaux
là-haut
l'or de l'automne

Christophe Rohu

L'enfant handicapé
tout heureux d'étreindre
son fauteuil électrique

Patrick Somprou

Retour de l'école -
Bien pliées dans l'assiette
Pile de crêpes

Anna Tadjuideen Pakulska

Le chemin vers le sommet
qui sera le premier
le soleil ou moi ?

Le jour du printemps
Dans les mauvaises herbes
Un papillon blanc

Maria Tirescu

Rarement un flocon –
le merle attend quelque chose
dans un arbre haut

Un jour de gel –
une pie crie en haut
du noyer desséché

Roland Halbert

Au vide-grenier,
la poupée qui n'a qu'un œil
– malgré tout – sourit.

Nuit de gel... L'étoile
à mobilité réduite
monte le chauffage.

Instants Choisis

un papillon
effleure une feuille -
son dernier été

Brigitte Briatte

Dans les états physiques de la Matière, on observe souvent derrière le solide et le liquide des flux plus subtils tels que le rayonnant, le gazeux et l'ionisé. Le haïku joue avec les combinaisons et le liant des éléments, au point où ce que l'on sent derrière une image, c'est une trace sonore, tactile, visuelle ou olfactive, à la fois prégnante et évanescence, dense et éthérée...

Par le jeu croisé de ces manifestations physiques, le réel et l'onirique compénètrent ce haïku. Dans l'air abrasif de l'été où le Temps semble suspendu aux rayons de la lumière solaire, la densité de la chaleur préfigure la mort et la renaissance sur les ailes d'un papillon. Et ce cycle, ici, est à peine suggéré, murmuré, soufflé... La vie en surabondance d'elle-même est simple : elle dépose sa charge d'éternité sur les couleurs transparentes d'un éphémère.

Nous sommes là en présence d'une loi inexorable qui dévoile par l'impermanence de toutes choses la grâce... et l'irréversible. Et quelle grâce ! Le sens afflue de toutes parts tant effleure l'essence. La légèreté de la scène n'a d'égale que l'intensité des images à laquelle elle renvoie. L'effleurement d'une feuille révèle la sève cachée de toute vie : une perfection ininterrompue volète sur deux ailes dont l'une flirte avec l'infini... L'économie de mots du haïku est un rais de lumière ; elle est ce par quoi le lecteur s'achemine à de sublimes rencontres : l'envers du miroir.

Olivier Walter

Senryû

Marc Bonetto

À quoi pense
La grenouille
Qui écoute ronfler le chat ?

Complicité lunaire
Un affamé
Vole mes poireaux

Toute une nuit
Au milieu de l'orage
Qu'il est douillet, mon lit !

Diane Descoteaux

préposé de jour -
même opérée une envie
de faire l'amour

Patrick Fétu

Soir de réveillon
chacun attend le premier
sur son trente et un.

Au premier matin
infos de l'année dernière
j'éteins ma radio.

Quatrième jour
les bonnes résolutions
déjà oubliées !

Damien Gabriels

devant la banque
une bohémienne déchiffre
les lignes de chance

petit matin -
devant le café fermé
le même homme qu'hier

Claire Gardien

froidure -
des mains sur les carreaux pour
réchauffer la lune

Anisoara Iordache

Parmi des bulles de savon
l'oiseau bleu –
l'histoire sans fin

Christian Laballery

Une mouche vole
De cahier en cahier
Copie-t-elle ?

Martine Morillon-Carreau

Des pigeons maculent
la tête du général
qui reste de bronze

Christophe Rohu

Passante dans le vent
Même mon parapluie
se retourne sur elle !

Sandwich sur le pouce
Ma tranche de jambon aussi
tire la langue

Roland Halbert

Sept milliards d'humains
sur cette planète !
Mais où est ma femme ?

Pour le réveillon,
ni foie gras ni grosse dinde

Lendemain de fêtes,
l'aube a la gueule de bois.
– Paracétamol !

Patrick Somprou

Lune brouillée -
j'ai trempé ma plume
dans la nuit blanche

Vieux robinet -
toute la nuit toc toc toc
dit la goutte

Anna Tadjuideen Pakulska

La statue de Venus
Entre ses cuisses
Une toile d'araignée

Levé du soleil
Il l'admire
En pissant

– J'ouvre une pistache !

Nous avons reçu 96 *haïku* de 32 auteurs et en retenons 49.

Nous avons reçu 51 *senryû* de 17 auteurs et en retenons 22.

La répartition des *haïku* et des *senryû* dans leur rubrique respective relève du choix des auteurs.

Instants choisis

La statue de Vénus
Entre ses cuisses
Une toile d'araignée

Anna Tadjuideen Pakulska

D'entrée de jeu, ce senryû, qui est un haïku, est surprenant à plus d'un titre... Ce n'est effectivement pas un senryû : il ne dépeint nullement un travers humain. Le trait ironique, si tant est qu'il apparaisse, tient davantage au décalage entre la charge phantasmatique relative à la Vénus et cette présence incongrue qui loge dans son entrecuisse...

Or il s'agit bien d'une statue et non d'une métaphore qui désignerait quelque vestale ou femme de chair au charme ineffable... Ce haïku est un classique du genre en ce sens qu'il met naturellement en scène une situation à la fois abrupte, anecdotique et insolite : Il est comme un fruit mûr prompt à être cueilli. Quasi descriptif, il contient cependant une originalité propre : l'inattendu.

La culture et la nature s'entrechoquent, ici, et s'interpénètrent ! Qu'une sculpture et non des moindres - symbole de la Beauté - se voit investie d'une toile d'araignée ne laisse pas indifférent ! Il est vrai qu'Arachné, à qui les araignées doivent leur nom, se mesura à Athéna dans un concours de tapisserie et l'emporta sur la déesse des Arts... Quant à trouver la toile de la fileuse et de la chasseresse à huit pattes sur la partie intime de la Beauté ! Quant à voir un mandala de soie sur le pubis de Vénus !...

A l'accoutumée, n'a-t-on pas le loisir de découvrir ces pièges de soie sur les poutres, dans les buissons, les caves, les greniers, et entre les brins d'herbe ?

L'entrecuisse de Vénus devient dès lors le point d'orgue du haïku : le rythme inversé du deuxième vers avec ses quatre syllabes – contrairement aux premier et troisième vers qui en comptent respectivement 6 et 7 – devient le point de convergence du regard et de l'étonnement. Pas un mot de trop ; nulle élision non plus !

L'association de la Beauté nue, du chatoiement d'une toile sous la rosée aux premières lueurs du jour et de la Ruse prédatrice qui paralyse ses proies avec son venin et dévore le mâle après l'accouplement laisse sans voix ! Ce haïku ouvre l'espace à moult cognitions entre rêve, réalité et brumes indistinctes et... lumineuses de la psyché.

Olivier Walter

Ploc; la revue du haïku

Ce numéro a été conçu et réalisé par

Olivier Walter

© 2012, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs

Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.

Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.

Tirage papier : Conceptlaser à Essey les Nancy ou Thebookedition.com à Lille

ISSN 2100-1871

Dépôt légal : Février 2012

Prix : 8.00 € pour la version papier

Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot